CHANTS POPULAIRES DES BRETONS

LE GRAND JUIF

BALLADE

Quand j'étais de retour de l'office, — je vis sur le piédestal de la croix — quatre laquais et un Juif.

Le grand Juif me demande : — « Jeune fille, voulez-vous vous marier ? »

J'étais jeune encore, hélas ! — Et je répondis que je voulais bien.

AR JOUIZ BRAZ.

(IEZ TREGER).

Pa oann o tont euz ann ofiz
War sich ar groaz e remerkiz
Pevar lakez hag eur Jouiz.

Ar Jouiz braz o c'houll ouz-in :
« Plac'h iaouank, c'houi euteur dimin ? (*bis.*)

Allaz ? ha me a voa iaouank
A laraz d'hean oann kontant.

Et me présentant un diamant : — « Tenez, jeune fille, voilà pour vos arrhes. »

Lorsque j'arrivai à la maison, — je me mis dans la chambre blanche, — et je commençai à pleurer.

Alors ma mère m'a demandé : — « Pourquoi pleurez-vous, ma fille ? »

— « Si le Juif vient jusqu'ici, — au nom de Dieu, niez que j'y suis ! »

Elle n'avait pas fini sa parole, — que le Juif est entré (dans la maison).

— « Bonjour et joie dans cette demeure ; — et ma douce Louise, où est-elle ? »

Sa mère lui a répondu : — « Depuis qu'elle est allée à la grand'messe, — depuis je ne l'ai pas vue. »

Hag o rei d'in eunn diamant :
« Dalc'het hoc'h arrez, merc'h iaouank. »

Ebarz er gear pa erruiz
Barz er gampr wenn en em lakiz,
Ha da wela e kommansiz.

Ma mamm ouz-in e deuz goullet :
Ma merc'h, vit petra e welet ?

Mar erru ar Jouiz aman
'n han Doue ma nac'het out-han.

Oa ket he c'homz peur achuet
Ar Jouiz braz zo antreet.

« Na bonjour ha joa enn ti-man,
Pelec'h e man ma dous Louizan ?

He mamm d'hean 'deuz respontet :
Boe ma voa et d'hec'h ofern bret
Goudevez, n'am euz hi gwelet.

— « Donnez-moi, s'il vous plaît, les clefs ; — s'il elle n'est pas loin je la trouverai. »

Il a pris la clef de la chambre blanche, — et y a trouvé sa douce Louise.

— « Petite Louise Le Roux, faites vos préparatifs, — il vous faut m'accompagner sur-le-champ.

» Car j'ai rencontré votre frère Louis, — qui a touché le prix convenu :

» Quatre cents écus en argent blanc, — et autant en or jaune. »

La petite Louise Le Roux demandait — à sa mère, quand elle descendait :

— « Ma pauvre petite mère, dites-moi, — faudra-t-il accompagner le Juif ? »

— « Vraiment, ma fille, je n'en sais rien ; — demandez-le à votre frère Louis. »

O reit-hu d'in ann alc'houeo
Mar man war dro me he c'havo.

'nalc'houe ar gampr wenn eo kroget,
He dous Louizan en deuz kavet.

Louizan ar Rouz 'n em breparet,
Dont gan-in doc'h-tu a renkfet.

Kar ho preur Louiz em euz kavet,
Ar beamant en deuz touchet :

Pevar c'hant skoet enn arc'hant gwenn,
Ha kement all enn aour melen.

Louizan ar Rouz a c'houlenne
Digant be mamm pa ziskenne :

Ma mammik paour d'in leveret,
Gant ar Jouiz ret vo monet ?

Neal, ma merc'h me na oun ket
Digant ho preur Louiz e c'houlennfet.

— « Mon petit frère Louis, oh ! dites-moi, — faudra-t-il que j'accompagne le Juif ? »

— « Oui, il faudra accompagner le Juif ; — le paiement a été versé :

» Quatre cents écus en argent blanc, — et autant en or jaune. »

— « Dame Marie de la Trinité, — je suis traitée comme on traite les animaux.

» Je suis vendue dans une foire, — à la manière des animaux, des brutes ;

» Mais, ma pauvre mère, dites-moi, — quel est le vêtement qu'il faut mettre ? »

— « Revêtez celui que vous voudrez, — jamais vous ne l'user-rez avec joie.

» Prenez-en cependant quelqu'un — qui vous soit léger pour la marche. »

Ma breurik Louiz, d'in ho! leret
Gant ar Jouiz ret vo monet ?

Ia gant ar Jouiz ret vo monet,
Ar beamant a zo touchet.

Pevar c'hant skoed enn arc'hant gwenn
Ha kement all enn aour meleñ.

Itron-Varia ann Drinded,
Me zo gret d'in vel d'al loened.

Me a zo gwerzet enn eur foar
E c'hiz d'eunn aneval brutal.

Mez, ma mamm baour livirit d'in
Petore habit a wiskin.

Gwisket ann hini a geret
Birviken gant joa n'he uzet.

Met gwisket unan benaket
Hag a vo skan d'hec'h da gerzet.

Le grand Juif se tenait auprès du feu, — et lui dit promptement :

« Prenez celui que vous voudrez, — quant à marcher, vous ne le ferez pas.

» La haquenée est à la porte de la cour, — bien sellée, à vous attendre.

» Elle est ferrée avec du laiton blanc, — ayant à la tête une bride dorée,

» Une selle argentée sur son dos, — pour vous porter, Louise Le Roux.

Petite Louise Le Roux disait, — en montant sur sa haquenée :

— « Je dis adieu à mes compatriotes, — si ce n'est au voleur, mon frère Louis, qui m'a vendue au Juif.

» Je voudrais malade mon frère Louis, — jusqu'au retour de la femme du Juif, — pour lui dire : « Lève-toi de là, Louis. »

Ar Jouiz braz oa tal ann tan
Hag a lavaraz d'hei buan :

Gwisket ann hini a geret,
Evit kerzet na refet ket.

Man 'n ankane enn toull ar porz
Ha dibret kloz euz ho kortoz.

Houarnet eo gant leton gwenn
Eur briz zulaouret enn he benn.

Eunn dibr arc'hantet war he gein
Louizaik ar Rouz vit ho tougen.

Louizaik ar Rouz a lavare
War gein hec'h ankane pa bigne :

« Adeo a larann d'am broiz
Nemed d'al laer, ma breur Louiz,
En deuz ma gwerzet d'ar Jouiz.

Me garfe klan ma breur Louiz
Ken a c'harife greg ar Jouiz
Da laret d'hean : « Zav a-lese, Louiz. »

Quand elle passait par Pontorson, — son cœur fit un éclat :

« Vous êtes cruel comme un bœuf, — puisque vous ne pleurez pas en le passant.

» Vous voyez cependant ma haquenée — qui s'agenouille avec moi.

» Mais, dites-moi, grand Juif, — ne suis-je pas près de votre maison ? »

Il y a cent lieues d'ici Paris, — cent lieues plus loin est le pays du Juif.

Le grand Juif disait — à sa mère en arrivant chez lui :

— « Voilà que j'amène ici — la plus jolie fille que je trouve. »

— « Pourquoi ne pas la laisser à son père, — si elle n'est venue de bonne volonté ? — Je lui vois des larmes dans les yeux. »

Pa voa o tremenn Pontorson
Ec'h eure eur strak he c'halon :

« Kri oc'h c'houi evel eunn ijen
Pa na welet euz hen tremen.

Ha c'houi welet ma ankane
O vont d'ann daoulin koulz ha me. »

Mez, Jouiz braz, livirit d'in
Ha n'oun ket erru tost d'ho ti ?

Kant leo a zo c'han da Bariz,
Kant leo tu all man bro ar Jouiz.

Ar Jouiz braz a lavare
D'he vamm er ger pa-n-arie :

Chetu deut gan-in aman
Brava plac'h iaouank a gavan.

Perag n'he lezel gant he zad
Mar n'eo ked deut gant he grad vad ?
E man 'n dour war he daoulagad...

— « Quand elle aura passé quelque temps dans ma maison, je viendrai à bout de la contenter. »

Le grand Juif disait alors — à la petite Louise Le Roux :

— « Petite Louise Le Roux, venez dans ma chambre, — pour séparer l'or de l'argent blanc. »

— « J'aimerais mieux être dans mon pays, — à compter des œufs par douzaines. »

— « Petite Louise Le Roux, venez dans ma chambre, — pour entendre le son du violon d'argent. »

— « J'aimerais mieux, sans aucun doute, — entendre aboyer les chiens de mon pays. »

— « Petite Louise Le Roux, venez en ville, — pour choisir des étoffes et du drap,

» Pour choisir de la toile de Hollande — et de la plus belle dentelle. »

Pa vo bet eur pennad barz ma zi
Me a gontanto anezhi...

Ar Jouiz braz a lavare
Da Louizaik ar Rouz neuze :

Louizâik ar Rouz, deut d'am c'hamp
Da zibab aour a vesk arc'hant.

— Well ve gan-in bean em bro
O konta viou a dousenno.

— Louizaik ar Rouz, deut d'am c'hamp
Da glevet son ar violauz arc'hant.

Well ve gan-in hep laket mar
Klevet chas ma bro o c'harzal.

— Louizaik ar Rouz, deut e ker
Evit choaz etof ha mezer ;

— Evit choaz lien Hollanda
Ha dantelez euz ar c'haera.

— « J'aimerais mieux une jupe de grosse toile, — si c'était ma mère qui me la donnerait. »

Petite Louise Le Roux disait, — de la fenêtre de sa chambre, un jour :

— « M'est avis que j'entends — le dindon de mon père chanter. »

— « Comment pourriez-vous l'entendre, — vous qui êtes à cinq cents lieues de lui ? »

Petite Louise Le Roux disait, — de la fenêtre de sa chambre, un jour :

— « O roitelet, petit oiseau qui voles, — fais mes compliments aux gens de mon pays,

» Hormis à mon frère Louis, le voleur, — qui m'a vendue au Juif.

» Dis-leur que je suis auprès du feu, — à chauffer un petit juif,

---

— Eur vroz barlin ve well gan-in
Ma vije ma mamm he roje d'in.

Louizaik ar Rouz a lavare
Diwar frenestr he c'hampr eunn de :

Avis a ra d'in e klevan
Kok indrez ma zad o kanan.

— Penoz oufac'h klevet anean
Ha c'houi pemp kant leo out-han ?

Louizaik ar Rouz a lavare
Diwar frenestr he c'hampr eunn de :
O laouenanik, evnik nij
Gra ma gourc'hemenno d'am broiz,

Nemed d'al laer, ma breur Louiz,
En deuz ma gwerzet d'ar Jouiz.

Lavar d'hee vin tal ann tan
O tomma eur jouiz bihan ;

Eur bugel ker kaer hag ann de
Euz Louiza ar Rouz henvel ec'h e.

» Un enfant beau comme le jour, — et qui ressemble à Louise Le Roux. »

La mère du Juif, quand elle l'eut entendue, — parla ainsi à son fils :

— « Celle-ci fait beaucoup trop de bruit ; — prends ton épée et tue-la.

» Coupe-la en morceaux, jette-la à la mer ; les poissons la transporteront dans son pays. »

— « Non, ma mère, je ne ferai pas cela ; — j'ai pour elle beaucoup de respect. »

Le grand Juif demandait — alors à la petite Louise Le Roux :

— « Petite Louise Le Roux, oh ! dites-moi — si vous m'aimez ou si vous ne m'aimez pas ? »

— « Oui, Juif, je vous aime — comme le cœur que je porte.

Mamm ar Jouiz p'he deuz klevet
Na d'he mab e deuz lavaret :

— Ar bed a c'hoari zo gant-hi...
Kemer da gleve ha laz-hi.

Troc'h-hi a dammo, taol-hi er mor
Ar pesked he c'haso d'he bro.

— Zalo kroaz, ma mamm, ze na rinn ket
Me meuz evit-hi kalz a respet.

Ar Jouiz braz a c'houlenne
Euz Louizaik ar Rouz neuze :

Louizaik ar Rouz d'in, ho ! leret :
Pe c'houi am c'har, pe c'houi na ret ?

Ia, Jouiz, ho karet a ran
Evel ar galon a zougan.

C'hoaz davantaj me ho karo
Mar karet dont gan-in d'am bro.

» Plus encore je vous aimerai, — si vous voulez venir avec moi dans mon pays. »

— « Il y a deux haquenées dans l'écurie, — l'une est pour vous, l'autre est pour moi.

» Partez avec elle, quand vous voudrez, pour votre pays ; — j'ai des garçons qui vous conduiront.

» Allez avec elle dans votre pays, quand vous voudrez ; — l'argent pour y aller ne manquera pas.

» Quant à mon fils, vous ne l'aurez pas, — celui-là aura le choix des jeunes filles. »

Petite Louise Le Roux disait, — quand elle montait sur sa haquenée :

— « Le plus grand chagrin que j'ai à présent, — c'est que mon fils demeure ici ! »

Petite Louise Le Roux demandait, — en arrivant chez sa mère :

— « Bonjour et joie à tous dans cette maison. — Qu'y a-t-il de nouveau céans ? — Un repas de noces, je crois ?

Daou ankane zo er marchosi
Unan zo d'hec'h, unan zo d'in.

Hag et gant-han pa geret d'ho pro,
Me em euz potred hag ho kaso.

Et gant-han d'ho pro pa geret
Arc'hant da vont na vanko ket.

Met evit ma mab n'ho po ket
Hen-nez nevo ar c'hoaz euz ar merc'hed.

Louizaik ar Rouz a lavare
War gein hec'h ankane pa bigne :

Muia chagrin am euz breman
Ec'h eo ma mab a chom aman.
Louizaik ar Rouz a c'houlenne
Enn ti he mamm pa-n-arie :

Bonjour ha joa holl enn ti-man,
Petra neve a zo aman ?
Banket eunn eureud a gredan.

Un repas de noces, non pas, — c'est la première messe de votre frère prêtre,

Et votre frère Louis est tombé malade, — depuis que vous êtes partie avec le Juif. »

Quand Petite Louise Le Roux l'a entendu, — auprès de son lit elle a couru :

— « Lève-toi de là, dit-elle, Louis ; — voici de retour la femme du Juif.

» Et hâtez-vous et vous dépêchez, — que nous allions à la messe de notre frère prêtre. »

Sa parole n'était pas achevée, — que son frère Louis s'est levé.

Tous deux sont allés à l'église, — à la première messe de leur frère prêtre.

Le jeune prêtre demandait, — en tournant le dos à l'autel :

Banket eunn eureud ne deo ket,
Ofern genta ho preur beleg.

Ha manet eo klan ho preur Louiz
Boe ma och et gant ar Jouiz.

Louizik ar Rouz p'e deuz klevet
Da gichen he wele eo redet,

Zav a-lese eme-hi, Louiz,
Chete erru greg ar Jouiz.

Ha hastet buan ha d'epechet
M' efomp d'ofern ma breur beleg.

Oa ket et c'homz peur achuet
He breur Louiz a zo bet zavet.

Ho daou d'ann iliz ec'h int et
D'ofern genta ho breur beleg.

Ar beleg iaouank a c'houlle
He gein d'ann oter pa zistroe:

— « Quoi de nouveau dans cette église ? — Je sens mon sang qui s'échauffe. »

— « Il n'y a rien de nouveau dans ce bourg, — que l'arrivée de votre sœur Louise ;

» Que l'arrivée de la femme du Juif, — et le retour à la santé de votre frère Louis. »

Et croyez hardiment que cela est vrai, — grande fut la joie parmi eux !...

Chanté par Marie Ferchal, fileuse à Guingamp.

Recueilli et traduit par

J.-M. Le Jean.

Petra zo neve enn iliz-man ?
Me a zant ma gwad o tomman.

N'euz netra neve er bourk-man
Met eo erru ho c'hoar Louizan,

Met eo erru greg ar Jouiz
Ha rentet iac'h ho preur Louiz.

Ha kredet hardi eo gwir ze
Braz e oa ar joa entre-he !....

Kanet gant Mari Ferchal, nezerez koz, e Gwengamp.